

L'ART DE S'ENTRAIDER

(Trois confrères de classes ayant juré de ne jamais se nuire se retrouvent dans la vie, au bout de dix ans, dans les carrières suivantes).



I
Médecin.



II
Pharmacien.



III
Entrepreneur de pompes funèbres.

LE GRILLON

I

Une petite personne grêle, fraîche, timide, constituée d'un tronc et membres menus qui semblaient une réduction de femme ordinaire, mais pourvue de deux larges yeux noirs qui faisaient chaud à la tête des gens qu'elle regardait, telle était Noëline Fargues, la jeune meunière d'Espibos.

Le moulin, quoique décrépit, avait des clients fidèles; la meunière, quoique chétive, avait bon nombre d'amoureux.

Parmi ceux-ci, l'on distinguait particulièrement Aristide Larrieussec, un gros garçon joufflu, fils d'un meunier voisin, et Jouanin Lacaze, un adolescent blond, qui servait en qualité d'apprenti dans la plus importante mercerie du bourg.

Aristide le fermier rôdait souvent autour du moulin, les poches pleines de fruits pour la jeune meunière. On les mangeait ensemble assis devant la meule, tandis que la roue de fer poussée par l'eau chantait sa longue chanson rythmée et que la farine tombait silencieuse et blanche, en saupoudrant les objets d'alentour comme une poussière de sucre.

Jouanin le mercier était moins heureux. Il ne pouvait guère voir Noëline que le dimanche, après la messe, quand la meunière venait acheter du fil ou des aiguilles à la mercerie du bourg. Alors Jouanin était tout rose de plaisir. Il était, devant les bons yeux de la jeune fille, toutes les pelotes de fil et tous les paquets d'aiguilles de son magasin, et l'on choisissait longuement, tandis que les doigts se touchaient parfois au milieu des marchandises manipulées.

Quelquefois encore, le dimanche soir, Jouanin obtenait deux heures de congé et venait pêcher à la ligne dans le ruisseau d'Espibos. Il ne prenait presque rien, car le ruisseau était l'un des moins poissonneux du pays; mais Jouanin se plaçait de telle sorte qu'il pouvait surveiller à la fois la fenêtre du moulin et le bouchon de sa ligne; il se consolait de l'immobilité de celui-ci en regardant les jolies choses qui apparaissaient par l'ouverture de celle-là! A la tombée de la nuit, Noëline venait généralement chercher ses canards le long du ruisseau, et la poignée de main que les amoureux se donnaient en ce crépuscule de dimanche était si douce que Jouanin en rêvait jusqu'au jeudi suivant.

La meunière n'hésitait pas du tout entre ses amoureux. C'est Jouanin qu'elle préférait. Elle ne pensait guère qu'à lui. Près de lui seulement elle se sentait toute confiante et toute heureuse.

Donc, le blond Jouanin fut autorisé à faire sa cour, et la mère de Noëline le convia à venir manger des châtaignes au moulin durant les longues veillées d'automne.

Or, la première fois que le petit mercier se rendit chez son amoureux, il se produisit un événement significatif: le grillon qui chantait derrière la cheminée de la cuisine se tut.

—C'est singulier! pensa la mère de Noëline. Et la jeune fille pâlit beaucoup de son côté.

Et, quand Jouanin fit sa seconde visite, le grillon se comporta pareillement. Dès que le soupirant eut ouvert la porte, l'insecte familier cessa de chanter.

Alors la mère de Noëline fit un signe de croix, et la jeune meunière joignit ses mains tremblantes, derrière le tablier.

Et chaque fois que Jouanin entra dans la maison, le grillon hostile refusa de se faire entendre. Et, lorsqu'on tendait l'oreille, on croyait entendre un bruit étrange, un grattement inexplicable dans la cheminée, comme si la petite bête se révoltait.

Noëline pleura beaucoup: sa mère fut très marrie.

Toutes deux, comme la plupart des paysannes, attachaient une grande importance à la chanson de leur grillon. Elles savaient qu'un de ces insectes qui chante dans une maison assure aux habitants bonheur et prospérité. Pour qu'il se tût lorsque Jouanin était là, il fallait que ce garçon fût bien négosté. Il était urgent de l'éloigner.

Pourtant Noëline n'ignorait pas que son promis était bon, honnête, laborieux; elle croyait lire bien des promesses de bonheur dans ses tendres yeux gris; mais le grillon n'en convenait pas. Il aurait été dangereux peut-être de ne pas tenir compte de ses avertissements, et, quand le timide mercier vint demander, la tête très basse, la gorge toute serrée, la main de Noëline à sa mère, celle-ci devint grave, et la jeune meunière se retint pour ne pas sangloter dans son tablier. Jouanin fut repoussé. On ne lui donna pas les vraies raisons. Cela lui aurait fait de la peine d'apprendre qu'il portait malheur dans les maisons où il entrait.

La mère lui donna des prétextes abondants et vraisemblables, et Noëline s'en alla pour cacher sa douleur. Elle s'assit près de la meule, dans le vieux moulin délabré, écouta tomber les gouttes d'eau sur la grosse roue de fer, et quand elle entendit Jouanin refermer la porte et s'en retourner dans le bois d'aulnes, le long du ruisseau murmurant, elle crut que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine et elle pria Dieu à haute voix comme si elle avait eu peur de mourir.

La semaine suivante, Jouanin quitta le pays. Ses hardes nouées dans son mouchoir, il s'en alla, par un crépuscule froid où les dernières feuilles semblaient gretlotter sur les arbres. Il entra dans le bois d'aulnes, il longea le ruisseau d'Espibos. La jeune meunière le regarda venir, elle se tint immobile devant son moulin.

—Bonne nuit, Noëline! dit-il d'une voix onto.

—Bonne nuit, Jouanin! répondit-elle en laissant les yeux.

Puis, comme il poursuivait sa route, elle osa demander:

—Vous quittez donc la contrée?

Il parut chanceler un peu sur le chemin couvert de feuilles sèches.

—Oui, j'ai trouvé une place à Orthez.

Elle ne dit rien. Elle tourmenta de ses doigts inconscients une petite croix d'argent qu'elle avait à son cou, et de ses yeux troubles, elle regarda Jouanin s'en aller, sous les ténèbres croissantes, à travers le bois silencieux.

I

Une petite personne maigre, courbée, pâle, avec des membres et un tronc mesquins de femmelette ratée, mais encore pourvue de deux yeux chauds, bien plus jeunes que le visage dont ils faisaient partie, telle était Noëline Fargues, la meunière d'Espibos, vingt ans après le départ de Jouanin Lacaze. Les paysannes du Midi se flétrissent vite.

Toujours à cheval sur le ruisseau, le vieux moulin se tenait tant bien que mal, grâce à quelques béquilles supplémentaires, et son tic-tac était encore joyeux comme celui d'un moulin neuf.

Noëline ne s'était pas mariée. Jouanin parti, aucun amoureux n'avait su toucher son cœur. Aristide Larrieussec, pourtant si passionné et si jaloux, avait été éconduit comme les autres. Le jeune fermier, longtemps inconsolable, s'était marié dans le pays. Actuellement, il ne venait voir son ancienne amoureuxse que pour lui vendre ses grains. Ils avaient sans doute oublié l'un et l'autre les bons fruits mangés devant la meule, autrefois; tandis que la farine coulait, blanche et silencieuse, en saupoudrant les objets d'alentour.

Jouanin, lui, n'avait reparu.

Bien des fois, Noëline s'était proménée le long du ruisseau, avec l'espérance ingénue de voir revenir le petit mercier. Elle avait pensé à lui presque tous les jours; et presque toutes les nuits, quand le grillon chantait, elle devenait mélancolique et rêvait devant son foyer triste jusqu'à l'extinction de la chandelle de résine.

Hélas! Orthez était si loin! Les gens d'Espibos ne vont jamais dans cette ville! A la mercerie du bourg on n'avait pas eu de nouvelles de Jouanin. Qu'était-il devenu, le petit mercier aux cheveux blonds? Noëline priait encore pour lui, de temps en temps, quand son âme de vieille fille était plus triste que de coutume, et, peu à peu, dans sa poitrine creuse de campagnarde, les battements de son cœur se faisaient monotones et froids, comme le tic-tac de son pauvre moulin.

Un soir de clair de lune, Noëline, qui avait alors quarante-deux ans, attendait Larrieussec, l'ancien rival de Jouanin. Celui-ci venait lui vendre son maïs et discuter le prix. La meunière